



**HAL**  
open science

# Des natures historiques. "Renouée" avec le matérialisme spéculatif

Paul Guillibert

► **To cite this version:**

Paul Guillibert. Des natures historiques. "Renouée" avec le matérialisme spéculatif. Tracés : Revue de Sciences Humaines, 2021, Matières vivantes, 40, pp.43-60. 10.4000/traces.12185 . hal-04416402

**HAL Id: hal-04416402**

**<https://hal.science/hal-04416402v1>**

Submitted on 25 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

[paulguillibert@gmail.com](mailto:paulguillibert@gmail.com)

123, rue de clignancourt – 75018 PARIS

@pguillibert

**Des natures historiques.**  
***Renouée avec le matérialisme spéculatif***  
Paul Guillibert, *Tracés*, n°41.

Docteur en philosophie, enseignant dans le secondaire, chercheur rattaché au laboratoire Sophiapol de l'Université Paris Nanterre.

**Titre traduit :** « Historical natures. Knotweed and speculativ materialism »

**Titre court :** « Des natures historiques. *Renouée* avec le matérialisme spéculatif »

**Titre courant :** « Des natures historiques »

**Résumé :** Cette contribution part d'une enquête menée auprès des associations écologistes dans la forêt de la Corniche des Forts à Romainville entre novembre 2018 et mars 2019 (Guillibert et Chesnais 2019). Cette forêt et la cité Gagarine qui la surplombe étaient promises à la destruction suite au projet d'aménagement urbain d'un « éco-quartier » et d'une « île de loisirs » développé dans le cadre du « grand Paris ». Or, comme l'ont montré les écologistes, on trouve dans cette forêt une plante rhizomatique dite invasive, « la renouée du Japon » (Muratet, Muratet et Pellaton, 2017). Cette plante qui ne pousse que sur des sols hautement pollués, notamment au plomb et au cuivre, présente un intérêt ontologique évident : d'un côté, elle signale l'existence d'une nature anthropisée, historicisée et modifiée par les activités humaines, une « nature historique » donc (Cronon 1996, Cronon 2003, Moore 2015) ; mais d'un autre côté elle témoigne de la puissance d'engendrement des organismes capables d'émerger au sein des milieux les plus transformés et les plus pollués. Tout se passe comme si cette nature détruite par deux siècles d'activités extractivistes était capable de réaffirmer sa puissance ontologique, malgré et contre le mode de production capitaliste qui l'arraisonne. Cet ensauvagement qui apparaît dans « les ruines du capitalisme » permettra d'évaluer la thèse de la « troisième nature » de l'anthropologue Anna Tsing (Tsing 2017). Si l'idée d'une puissance ontologique d'un réel capable de s'autodéployer contre les activités sociales qui la détruisent est convaincante, je ferai l'hypothèse que le « matérialisme spéculatif » du philosophe Ernst Bloch (Bloch 1977, 2008) offre les moyens pour penser la *dynamis* de la nature sans réintroduire une philosophie étapistes de son histoire (la « première », la « seconde » puis la « troisième » nature). Ce passage par la « renouée du Japon » nous permettra de défendre la pertinence d'une philosophie matérialiste de la nature adaptée à la catastrophe écologique.

**Mots-clés :** natures historiques, naturalisme, matérialisme spéculatif, Renouée du Japon, troisième nature.

**Abstract :** This contribution is based on a survey conducted among environmentalist associations in the Corniche des Forts forest in Romainville between November 2018 and March 2019 (Guillibert and Chesnais 2019). This forest and the Gagarin housing estate that overlooks it were promised to be destroyed following the urban development project of an “eco-neighborhood” and a “leisure base” developed as part of the “Grand Paris”. However, as ecologists have shown, this forest contains a rhizomatic plant known as invasive, “Japanese knotweed” (Muratet, Muratet and Pellaton, 2017). This plant, which only grows on highly polluted soils, notably with lead and copper, has an obvious ontological interest: on the one hand, it signals the existence of an anthropized nature, historicized and modified by human activities, a “historical nature” therefore (Cronon 1996, Cronon 2003, Moore 2015); but on the other hand, it testifies to the engendering power of organisms capable of emerging within the most transformed and polluted environments. Everything happens as if this nature destroyed by two centuries of extractivist activities was capable of reasserting its ontological power, despite and against the capitalist mode of production that is watering it. This wildness that appears in “the ruins of capitalism” will allow us to evaluate the thesis of the “third nature” of the anthropologist Anna Tsing (Tsing 2017). If the idea of an ontological potentiality capable of deploying itself against the social activities that destroy it is convincing, we will wonder if we cannot also find in the “speculative materialism” of the philosopher Ernst Bloch (Bloch 1977, 2008) the springs to think the <dynamis> of nature without reintroducing a statist philosophy of its history (the “first”, the “second” and then the “third” nature). This passage through the “Japanese knotweed” will allow us to defend the relevance of a materialist philosophy of nature adapted to the ecological disaster.

**Keywords :** historical natures, naturalism, speculative materialism, Japanese knotweed, third nature.

À Romainville, à quelques kilomètres à peine de Paris, une forêt sauvage a poussé sur d'anciennes carrières de gypse. Abandonné en 1958, cet espace extractiviste a vu croître, en quelque soixante ans, une végétation dense, une flore d'une rare diversité dont le surgissement en apparence si spontanée surprend le promeneur attentif. Les galeries des carrières, qui s'effondrent parfois en fontis, ont renforcé le caractère escarpé du lieu. Les sentiers longent un front de taille dissimulé sous des buttes végétales qui dessinent un panorama accidenté. Le sentiment qui habite le promeneur ne se laisse pourtant pas capter par le récit canonique d'une expérience sublime dans un paysage mythique de nature sauvage. Ici, tout ramène aux troubles d'une histoire sociale. À la forêt de la Corniche des Forts, on n'accède que par les passages les plus urbanisés, en laissant derrière soi la circulation continue des marchandises et des voitures, en oubliant la ville qui s'érige bruyamment au profit du capital. Les quelques ouvertures qui en autorisent l'accès découvrent une forêt de vingt-sept hectares, traversée de nombreux sentiers et jalonnée par les traces qu'y ont laissé des années d'occupation. Ce bois illustre parfaitement l'ambivalence de la naturalité dans l'écologie des friches urbaines.

D'une part, on pourrait être tenté de vanter les mérites d'une nature qui sans être primitive n'en apparaît pas moins sauvage. Ce fut en tout cas l'argumentation suivie par certains militants écologistes pour défendre cet espace vert contre la destruction programmée qui le menaçait dans le cadre du projet du « grand Paris ». Mais puisqu'il s'agit d'un lieu anthropisé, transformé par des siècles d'exploitation des ressources, on pourrait en faire à l'inverse un modèle d'hybridité du social et du naturel, un espace mixte où règnerait l'indistinction et l'indétermination, un lieu intermédiaire qui suspendrait le codage naturaliste du monde. En somme, ces « hétérotopies » (Gandy, 2015) permettent de formuler le problème du naturalisme au plus près de nos expériences ordinaires de l'urbanité : l'écologie des friches urbaines témoigne-t-elle de l'existence d'une nature irrémédiablement autonome et vivante ou bien prouve-t-elle au contraire que la nature n'existe pas, qu'elle n'est qu'une construction humaine jamais complètement sauvage ? Peut-être faudra-t-il complexifier cette alternative pour comprendre le sens du lieu.

Cet article part d'une enquête menée auprès des associations écologistes dans la forêt de la Corniche des Forts à Romainville entre novembre 2018 et mars 2019 (Guillibert et Chesnais, 2019). Cette forêt et la cité H.L.M. Youri Gagarine qui la surplombe étaient promises à la destruction suite au projet d'aménagement urbain d'un « éco-quartier » et d'une base de loisirs. Les associations et les militant·e·s que j'ai suivis m'ont introduit dans une nature étrange à la fois sauvage et anthropique où les sentiers font découvrir à chaque pas l'entrelacement des histoires sociales et naturelles. J'essaie de saisir le statut écologique de cet espace ensauvagé en élucidant le sens philosophique des concepts qui peuvent prétendre à le désigner (« troisième nature », « nature historique », « *wilderness* historique »). Il s'agit donc à la fois de saisir le « sens du lieu » et d'intervenir dans des débats ontologiques

contemporains : l'identification de l'espace (hybride ou naturel, libre ou exploité, sauvage ou domestique) modifie les attributions qu'on lui prête et donc les usages politiques qu'on peut en avoir.

Dans un article fondateur des études de justice environnementale, « Living Is For Everyone : Border Crossing for Community, Environment, Health », Giovanna di Chiro a proposé une méthode « d'enquête engagée » fondée sur une « épistémologie écologique constituée de l'hybridation de points de vue situés » entre chercheur·se·s et militant·e·s (Di Chiro, 2004, 118). Elle a ainsi suivi un groupe de femmes militant contre les pollutions industrielles qui provoquent cancers et maladies dans les *maquiladoras* de la frontière mexicaine-américaine lors d'un *Toxic Tour*, une visite organisée des différents lieux de pollution de la ville de Nogales. On considère en général que les mouvements de « justice environnementale » défendent l'intégrité des territoires, la conservation des milieux naturels et la salubrité des espaces de vie en tant que conditions de la reproduction sociale. Ils partent donc des luttes politiques contre des conditions de vie matériellement dégradées par le capitalisme pour soulever ensuite le problème de l'écologie des milieux. Dans ce contexte, les questions de pollution sont généralement posées à partir de l'expérience des maladies qu'elles provoquent (Nash, 2004, 2015 ; Walker, 2010). Humains et autres qu'humains (microbes, particules, animaux, etc.) traversent les frontières politiques de la nation mais aussi les frontières épistémiques qui séparent généralement les savoirs écologiques sur les milieux et les savoirs médicaux sur le corps (Di Chiro, 2004, 118). Les limites du naturel et du culturel, de l'écologique et du social sont en permanence franchies par des agents pathogènes produits par des pollutions industrielles qui affectent des corps humains et des environnements non-humains. Dans des conditions bien différentes et bien moins dégradées que celles présentées par Di Chiro, j'ai suivi dans cette enquête des usager·e·s, des militant·e·s et des chercheur·se·s qui étaient à la recherche de ces agents non-humains qui traversent les frontières épistémiques du naturel et du social.

Il m'est alors apparu nécessaire de reformuler le problème du naturalisme. Les espaces « réensauvagés » comme la forêt de Romainville témoignent en effet des potentialités de matières vivantes qui s'auto-déploient dans les milieux les plus transformés par l'activité humaine. À l'âge de l'Anthropocène, il nous faut être particulièrement attentif à cette capacité d'engendrement des vivants

---

<sup>1</sup>Cette enquête réalisée en collaboration avec Nikola Chesnais a été réalisée auprès de Mohammed Boughanmi et l'association Droit Au Logement (DAL-Spoutnik), Joyce Edhor et l'Association des Amis de la Corniche des Forts. Elle a bénéficié de l'aide décisive d'Olivier Belbéoch pour l'analyse des documents relatifs aux taux de pollution, Corinne Blouet, Thierry Crombet et le chien Solo pour les promenades dans la forêt, Sarah Kamalvand et les étudiant.es de son atelier de Master de l'École Spéciale d'Architecture pour l'analyse de la biodiversité. Cette enquête aurait été impossible sans l'aide de Jade Lindgaard et de Sylvain Piron. L'étude écologique a été faite en 2001 par le cabinet Écosphère ; voir *Étude écologique : BPAL de la corniche des Forts*, Écosphère, juin-juillet 2001.

naturels sans nous leurrer sur les contraintes sociales et culturelles avec lesquelles ils doivent composer. Dans la première section, je commencerai par évaluer le concept de « troisième nature » d'Anna Tsing (Tsing, 2017) à l'aune de la puissance invasive d'une plante typique des écosystèmes les plus pollués, la « renouée du Japon » (*Fallopia Japonica*). Le souci de suspendre les antinomies trop catégoriques qui nourrissent les débats contemporains ne peut que servir de base aux recherches futures sur le naturalisme. Cependant, n'y a-t-il pas un risque à réintroduire dans l'idée de nature une philosophie de l'histoire qui procède par étapes et par stades (« première », puis « deuxième » et enfin « troisième » nature). Ne faudrait-il pas y préférer la processualité sans fin des rapports entre humains et non-humains ? C'est sans doute la condition pour faire droit à l'existence d'une multiplicité de « natures historiques » ; j'étudierai cette hypothèse dans la deuxième section. La défense de la processualité de la nature ne va pas sans la nécessité de réintroduire dans l'étude des réalités matérielles l'activité qui leur est propre. La troisième section sera ainsi consacrée au matérialisme spéculatif d'Ernst Bloch et à l'héritage de la « gauche aristotélicienne ».

## **La renouée du Japon et la « troisième nature »**

L'anthropologue Anna Tsing a élaboré le concept de « troisième nature » à partir des travaux pionniers de l'historien de l'environnement William Cronon. En effet, dans *Nature's metropolis* l'historien américain distingue une première et une seconde nature (Cronon, 1991, XIX). Dans ce qu'il présente comme un héritage hégélien et marxiste, il définit la « première nature » comme la nature non-humaine qui préexiste aux activités sociales et la « seconde nature » comme le résultat des transformations sociales opérées à partir de la première nature. Cronon reconnaît aussitôt que cette distinction est problématique puisque nous n'avons jamais affaire à une nature vierge de toute présence

---

<sup>2</sup> Telle que la formule Cronon la distinction entre « première » et « seconde nature » est davantage cicéronienne que marxiste ou hégélienne. En effet, lorsque Hegel évoque le concept de « seconde nature », c'est le plus souvent pour nommer la dimension culturelle ou spirituelle de la vie sociale (Hegel, 1998). Dans le cas de Cronon, cette distinction semble plutôt médiatisée par le travail d'Alfred Schmidt (Schmidt, 1994) qui présente la distinction entre première et seconde nature comme une distinction matérielle entre une nature non-humaine et une nature transformée par les activités sociales. Cette distinction est congruente avec la définition du concept de culture depuis son premier usage par Cicéron pour traduire le grec <Paideia>. Dans *De natura deorum*, la première nature désigne en effet la nature « vierge » ou libre de toute occupation humaine, tandis que la « seconde nature » désigne ces régions de l'être que les sociétés ont transformées pour rendre le monde plus adéquat à leurs besoins. La seconde nature est le résultat de la culture. Cicéron transpose le concept de culture du seul domaine agricole pour l'étendre à toutes les sphères de la vie sociale qui sont le résultat d'une transformation de matière naturelle et qui aboutissent à la production d'une seconde nature humanisée. Ainsi écrit-il, « Nous jouissons des plaines, des montagnes ; les rivières, les lacs sont à nous ; c'est nous qui semons les blés, qui plantons les arbres ; nous fertilisons les terres en les arrosant par des canaux ; nous arrêtons les fleuves, nous redressons et détournons leur cour. En un mot, nous arrivons, avec le secours de nos mains, à créer dans la nature elle-même une autre nature. » (Cicéron, 1887, 75.)

humaine (notre seule présence rend déjà la première nature seconde) ni à une nature entièrement artificialisée, sans quoi on ne rendrait pas compte de son substrat matériel. Il considère cependant que c'est la distinction la plus utile pour penser l'appartenance des sociétés à la nature et le type de relations qui se nouent entre humains et non-humains. Or chez Cronon cette distinction conceptuelle renvoie à une succession historique : « première » et « seconde » désignent des stades chronologiques de la transformation matérielle du monde. L'un des objets de *Nature's Metropolis* est d'ailleurs d'écrire l'histoire de la transition entre natures première et seconde dans la métropole de Chicago au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Tsing ajoute une étape supplémentaire : à l'âge du capitalisme tardif, les milieux sont en ruines ; la seconde nature n'est pas qu'une nature transformée elle est aussi diminuée, ravagée et détruite. Dès lors, comment nommer cette nature nouvelle (ni originaire ni anthropogénique) qui survient malgré tout dans des écosystèmes aussi perturbés que des forêts brûlées ou des mers mortes ? Comment penser par exemple cette capacité du champignon *matsutake* à surgir dans les forêts abandonnées par les humains et à les régénérer ?

Imaginez que la « nature première » signifie les relations écologiques (y compris humaines) et que la « nature seconde » réfère aux transformations capitalistes de l'environnement. Ce choix – qui n'est pas celui des textes plus populaires – est emprunté au livre de William Cronon *Nature's Metropolis*. Mais je propose aussi une « troisième nature » pour rendre compte de ce qui réussit à vivre malgré le capitalisme. Pour tenter de remarquer cette troisième nature, il nous faut échapper à l'idée que le futur est cette direction particulière qui ouvre le chemin devant nous. Comme les particules virtuelles dans un champ quantique, de multiples futurs apparaissent et disparaissent du champ des possibles ; la troisième nature émerge de cette polyphonie temporelle (Tsing, 2017, 22.).

La « troisième nature » permet d'identifier le résultat historique des symbioses opérées par des agents non-humains dans des contextes de transformation anthropique avancée. Dans des écosystèmes qu'on aurait pu croire définitivement appauvris resurgissent de nouvelles espèces. La puissance d'engendrement des non-humains réapparaît périodiquement dans des espaces très différents et parfois même à l'échelle mondiale comme en témoigne encore l'intrusion du virus Sars-CoV-2. La troisième nature est donc cette nature qui surgit sur les « ruines du capitalisme » (Tsing, 2017) et qui exprime une force d'autoproduction, une potentialité interne des réalités non-humaines à se manifester sous des formes nouvelles malgré les contraintes sociales et anthropiques. Si elle témoigne d'une « polyphonie temporelle », c'est que les relations entre espèces différentes produisent des milieux distincts qui émergent de manière aléatoire et fortuite. Dans un contexte écologique extrêmement perturbé comme le nôtre, cette nouvelle nature surgit malgré les destructions, les pollutions et les dégradations grâce à la force des activités conjointes d'espèces différentes. À cet égard, le concept de « troisième nature »

semble parfaitement adapté pour désigner le développement de la renouée du Japon dans le contexte écologique de la forêt de Romainville.

Cette plante considérée comme invasive par les écologues a pénétré un grand nombre d'écosystèmes ripariens, de friches urbaines et de milieux pionniers. Sa hauteur peut atteindre jusqu'à deux ou trois mètres au printemps, en formant des populations très denses grâce à ses racines rhizomatiques.

Elle « se multiplie surtout par reproduction asexuée à partir de segments de ses tiges aériennes et souterraines (les rhizomes). Ces segments sont dispersés par les cours d'eau et par les mouvements de terres entre différents sites lors de chantiers urbains. » (Muratet, Muratet et Pellaton, 2017).

Or, la renouée pousse particulièrement bien sur les décharges et les sols pollués au plomb. Elle a donc une signification toute particulière pour les écosystèmes où elle s'implante. D'un côté, elle permet de traiter « naturellement » les sols pollués puisqu'elle prélève une partie des éléments polluants. D'un autre côté, elle empêche par son développement rhizomatique la restauration des écosystèmes antérieurs, conduisant parfois à appauvrir drastiquement la biodiversité des milieux sur lesquels elle se développe. On voit mal d'ailleurs ce que pourrait signifier la « restauration » des écosystèmes dans un espace qui a continuellement servi à l'extraction des ressources en gypse depuis l'Antiquité romaine. La renouée a ainsi joué un rôle très spécial dans les luttes de la forêt de la Corniche des Forts puisqu'elle a servi aux militant·e·s écologistes à témoigner de la réalité des pollutions et à protéger cette nature nouvelle, dite « sauvage ». Ils et elles ont à différentes occasions mobilisé les arguments de l'Analyse des Risques Sanitaires (ARR) de 2017, réalisée par « Egis Structure et Environnement ». Selon l'ARR,

la validité du projet de base de loisirs suppose « l'apport d'*a minima* 30 cm de terre végétale au droit des futures zones non recouvertes d'un revêtement étanche et fréquentées par les usagers et les travailleurs sur site. [...] La zone de l'éco-pâturage a vocation à être reboisée. L'accès à la zone devra être sécurisé afin *d'en interdire l'accès aux usagers et ainsi empêcher tout contact direct avec les sols de surface non recouverts.* » (Odin-Le Boulanger, 2017)

On touche là l'un des paradoxes de cette forêt : elle est largement protégée par la pollution qui empêche de la convertir intégralement en espace de loisirs ou d'habitations. On voit ici l'enjeu d'une définition adéquate du lieu : si cet espace est à défendre en tant que nature sauvage, il implique des politiques de préservation qui garantissent la libre évolution du milieu ; en revanche, s'il est surtout qualifié par son hybridation (espace extractiviste pollué où se composent de nouveaux agencements interspécifiques) il peut être plus facilement intégré dans les usages quotidiens, soit par valorisation foncière capitaliste dans les grands projets urbains, soit par des pratiques quotidiennes marginales (glanage, squats, ateliers clandestins, etc.). Aussi les arguments écologistes en faveur de cette « nature



ensauvagée » soulève-t-il un certain nombre de problèmes concernant à la fois le statut de cet espace et le type d'alliances qu'on peut y nouer.

## **Polyphonie temporelle et natures historiques**

La « polyphonie temporelle » de Tsing est l'expression de la multiplicité des devenirs possibles des relations écologiques sous l'effet de l'action conjointe d'espèces différentes. L'intérêt du concept de « troisième nature » est donc de suspendre la représentation d'une succession des *stades* de transformation de la nature dans un temps linéaire. En effet, en termes de périodisation, on voit mal quand commencerait la première, la seconde ou la troisième nature. Pourquoi la troisième nature serait-elle caractéristique de l'Anthropocène plutôt que de la reforestation de l'Europe après les grandes pestes ou de l'extermination des peuples premiers en Amérique (Koch, Brierley, Maslin et Lewis, 2019) ? Quelle différence ontologique en effet entre la « troisième » nature qui surgit des ruines du capitalisme tardif et celle qui émerge après la destruction des écosystèmes au moment de la colonisation des Amériques ? Si la matière vivante a la propriété de se transformer, de surgir et de s'autoproduire, cette propriété n'est pas caractéristique de la nature à l'âge de l'Anthropocène mais de toutes les situations où les milieux naturels ont été profondément anthropisés, voire détruits. À cet égard, le concept de « troisième nature » permet de penser la contemporanéité de natures différenciées en fonction de leur rapport à l'histoire du capital. On peut alors distinguer les milieux selon qu'ils sont co-produits par des relations écologiques non capitalistes, détruits ou appauvris par des rapports sociaux aliénés, reensauvagés par la libre évolution de communautés multispécifiques autonomes. Tsing précise que la première nature désigne les relations écologiques non-humaines *et* humaines et que la troisième naît dans des contextes hautement anthropisés ; cependant, l'historicité intrinsèque de chacune de ces natures est relativisée au profit de la contemporanéité de trois modes d'être de la nature, pensés dans leur rapport au capital : la première nature comme ensemble des relations écologiques *non-capitalistes*, la seconde comme ensemble des milieux perturbés par des *rappports d'exploitation capitalistes*, la troisième comme libérée de la valorisation par l'*abandon d'espace post-extractiviste*. Tsing distingue donc les modes d'être de la nature en fonction de leur rapport à l'histoire du capital.

Or en insistant sur la centralité du capital, on risque de passer à côté du fait que les luttes pour les usages et l'appropriation de la terre déterminent la signification de la catégorie de nature elle-même. Le capital n'est pas seul dans cette histoire. En effet, les conflits politiques et environnementaux ne portent pas seulement sur les usages matériels du réel mais aussi sur les modalités symboliques de ses représentations. Ils ont donc généralement pour enjeu de déterminer la signification stratégique et conceptuelle des natures qu'ils défendent (Cronon, 1983 ; Estes, 2019). Pensons seulement au slogan des naturalistes de Notre-Dame-Des-Landes : « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature

qui se défend ». Le combat politique pour l'usage du territoire comporte une lutte idéologique sur la signification de la naturalité (d'un côté, extérieure et passive ; de l'autre, immanente et active). Le sens écologique d'un lieu peut être l'objet d'une lutte politique pour le partage de la Terre et pour l'identification des êtres qui la composent. Pour le dire autrement, l'histoire sociale de la nature ne se résume pas à l'histoire de sa destruction ou de son abandon par le capital mais implique aussi l'histoire conflictuelle des rapports collectifs à la Terre. Cette « histoire par en bas » de la nature entend échapper à la représentation de la toute-puissance d'un capital qui déterminerait à lui seul les modes d'être de la nature selon qu'il les exploite ou qu'il les abandonne. Au contraire, il convient sans doute de réaffirmer la centralité des luttes pour les usages de la Terre dans l'histoire de la nature et de ses représentations. À cet égard, on ne peut déterminer abstraitement le sens écologique de la forêt de la Corniche des Forts, encore faut-il comprendre la signification stratégique des catégories employées pour le définir à partir du « conflit de terre » auquel cet espace a donné lieu.

Les carrières de gypse de Romainville sont utilisées depuis l'Antiquité romaine. Elles ont servi à différents usages : extraction de minerai, dépôt d'ordures, cultures de champignon, etc. Ce paysage forestier est aujourd'hui l'effet du surgissement d'une nature nouvelle, dont on ne peut dire qu'elle est entièrement sauvage ou complètement anthropique. La forêt compte deux-cent-dix-huit espèces végétales dont des érables planes, des robiniers faux-acacia, des ormes, des frênes et des érables sycomores, des merisiers, des marronniers, des pins noirs, des hêtres... et évidemment la renouée du Japon (Étude écologique : *BPAL de la corniche des Forts*, 2001). Toutes ces espèces d'arbre et d'arbuste ont la capacité vitale de se développer dans des milieux anthropisés et pollués. Dès lors, la question de la naturalité de cette friche se repose : s'agit-il d'un lieu hybride où il est impossible de savoir où commence la nature et où s'arrête le social ? Ou bien s'agit-il au contraire d'une nature sauvage, une troisième nature en libre évolution depuis soixante ans ? À ce premier problème, qui concerne le statut écologique de ce bois, en dérive un second qui porte sur ses usages politiques et les alliances qu'on peut y nouer. Dans un lieu hybride, on insistera sur les possibilités multiples de nouveaux usages écologiques. Dans un espace sauvage, on insistera au contraire sur la valeur de ce qui croît par soi seul, expression d'une nature autonome que sa valeur intrinsèque impose de protéger.

Derrière l'image insolite d'une terre composée essentiellement de gravats et de déchets, se cache en effet la réalité de la pollution des sols de la Corniche des Forts. Arsenic, cuivre, mercure, plomb, strontium, benzopyrène sont quelques-unes des substances les plus cancérigènes qu'on y trouve en

quantités largement supérieures aux quantités autorisées. La « valeur de définition de source sol<sup>3</sup> » du cuivre est par exemple de quatre-vingt-quinze milligrammes par kilogramme de terre et les résultats dans la forêt sont équivalents à trois mille cent quatre-vingt-dix milligrammes. Aussi le concept de « troisième nature » semble-t-il adapté pour désigner ces seuils en deçà desquels il n'est plus possible de revenir : on ne restaurera jamais la « nature d'avant », celle qui préexistait à sa transformation humaine. Il est fort à parier qu'il restera encore des éléments polluants typiques du capitalisme fossile dans des centaines, voire des milliers d'années. Voilà sans doute la difficulté d'une lutte écologiste pour la « troisième nature ». À défendre la beauté d'une nature ensauvagée, certains discours écologistes passaient à côté de l'histoire sociale de cet espace, c'est-à-dire à la fois de son passé extractiviste hautement pollué et de ses usages urbains possibles. Le projet de base de loisirs, toujours en cours de réalisation, a au contraire imposé une vision dualiste de la nature elle-même : d'un côté, un espace naturel hautement artificialisé (« un espace vert » pour la détente et le loisir) ; de l'autre, un espace sauvage à préserver, trop pollué pour être ouvert au public. Le bois est désormais scindé en deux, partagé entre l'espace du divertissement et celui de la préservation. Tout l'enjeu de la lutte était de décider s'il fallait chercher à garder ce milieu en libre évolution et le protéger ou l'inscrire au contraire dans un projet urbain artificialisé mais plus ouvert au public. Les discours écologistes les plus minoritaires cherchaient quant à eux à penser l'histoire sociale de cette « nature ensauvagée ». À cet égard, c'est sans doute le concept de William Cronon de « *wilderness* historique » (Cronon, 2016) qui permet le mieux de rendre compte du sens écologique du lieu.

Dans « L'énigme des îles des Apôtres : comment gère-t-on une *wilderness* chargée d'histoires humaines ? », Cronon part en effet de l'exemple d'une réserve du Wisconsin qui est gérée comme s'il s'agissait d'une nature sauvage jamais modifiée par les humains. Les traces sociales, le plus souvent effacées, sont systématiquement ignorées, recouvertes ou détruites par ceux qui protègent le parc. Dans la littérature écologiste américaine, le concept de *wilderness* désigne en effet la nature sauvage, ces espaces qui n'auraient pas été modifiées par les activités humaines. Ils devraient être conservés à la fois comme réserve de biodiversité et parce qu'ils offrent une expérience morale et esthétique du sublime qui transcende les histoires humaines (Holmes Rolston III, 1998). La *wilderness* y apparaît donc à la fois extérieure et antérieure aux êtres humains (Larrère et Larrère, 2015). Avec le concept de « *wilderness* historique », Cronon insiste sur la contradiction d'un concept de nature sauvage qui ne peut exister qu'à partir du moment où des humains décident de la protéger, de l'encadrer, de la gérer. La loi

---

<sup>3</sup> La Valeur de Définition de Source Sol (VDSS) est une valeur guide française, spécifique d'une substance, devant servir à identifier une source de pollution constituée de sols et à délimiter sa surface. La plupart des informations sur les pollutions, dans cet article, viennent de l'impressionnant travail de synthèse et d'alerte d'Olivier Belbéoch.

sur la Protection de la nature de 1964 définit le « sauvage » comme « un lieu où la Terre et sa communauté de vie ne sont pas entravés par l'homme, où l'homme lui-même n'est qu'un visiteur qui ne reste pas » (Cronon, 2016, 171). Or la position originale de Cronon consiste à défendre l'extension du *Wilderness Act* de 1964 tout en contestant la gestion de la nature qui y prévaut. Il faut préserver des espaces en libre évolution, où les interventions humaines sont limitées au minimum mais cette politique de conservation n'implique pas une scénographie qui fasse disparaître les traces des activités humaines. Préserver des espaces réensauvagés n'implique pas de dissimuler leur histoire sociale. Au contraire, l'histoire culturelle du lieu (celle des peuples Ojibwés avant la colonisation, des commerçants français au XVII<sup>e</sup> siècle, des communautés de pêcheurs norvégiens au XVIII<sup>e</sup> et des touristes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) permettrait de mettre en valeur l'histoire naturelle de son réensauvagement. On peut reconnaître l'histoire sociale des natures sauvages tout en soutenant l'importance de protéger les espaces qui sont soustraits aux activités les plus transformatrices. Bien qu'historique, la nature réensauvagée, soustraite à la valorisation capitaliste, mérite d'être protégée.

Cronon a rapidement abandonné les concepts de « première et seconde nature » au profit du concept de « *wilderness* historique ». En d'autres termes, il existe bien pour Cronon une évolution des écosystèmes – une histoire naturelle – que l'on peut distinguer de l'histoire des activités sociales. Mais la première est en permanence modifiée par la seconde qui n'est elle-même possible et pensable que comme adaptation au milieu, transformation de l'environnement, modification des paysages. L'intérêt du concept de « *wilderness* historique » – au-delà de son ironie manifeste – est de définir les histoires de la nature et les histoires sociales non comme des réalités distinctes où les interactions seraient secondaires et problématiques mais comme des processus ininterrompus constitués par la relation elle-même.

Or je ferai l'hypothèse que les natures sont *toujours* le résultat de l'histoire autonome des relations écologiques et de l'histoire hétéronome des rapports sociaux sur les milieux qu'ils transforment. Chaque fois que des écosystèmes sont abandonnés des interactions interspécifiques nouvelles émergent produisant spontanément de nouveaux milieux. Dès lors, la troisième nature serait en réalité une « Nature = X », où X indiquerait la série a priori sans fin et indénombrable de ses transformations historiques. En généralisant l'idée que les natures sont historiques (Moore, 2015), les relations entre humains et non-humains se formulent dans les termes d'un « naturalisme historique » (Guillibert et Monferrand, 2018). Les effets écologiques de l'histoire sociale se comprennent à partir des effets sociaux des activités interspécifiques. Les natures sont toujours historiques ou bien parce qu'elles sont modifiées par les activités humaines ou bien parce qu'elles sont le produit des actions conjointes de communautés biotiques. Parler d'une histoire sociale de la nature revient donc à admettre qu'elle est prise en charge et transformée par des activités sociales. Mais cela suppose également qu'il

existe une histoire autonome de la nature, une histoire des écosystèmes et des milieux, produite par des actions interspécifiques. C'est pour penser cette agentivité des processus naturels que Donna Haraway a proposé de parler de « sympoièse » : les milieux sont produits par des symbioses et des interactions (Haraway, 2016, 33). Le type de milieu produit par les non-humains conditionne les histoires sociales qui transforment la biosphère. Pensons seulement aux effets de la mycorhization, cette association de racines et de champignon qui produit un milieu adéquat à certaines espèces (Tsing, 2017) ; ou encore aux millions d'années nécessaires à la décomposition des matières organiques en matières fossiles (Mitchell, 2017 ; Malm, 2016). L'apparition et l'autoproduction d'une nature autonome ont des conditions culturelles.

La forêt de la Corniche des Forts en est un bon exemple. Historique, la forêt a poussé dans les interstices de la métropole capitaliste dans un lieu central de l'extractivisme francilien du XIX<sup>e</sup> siècle. Naturelle, elle s'est déployée par la puissance d'un règne végétal qui peut s'adapter dans les zones les plus polluées en créant les conditions de leur invisibilité. Cette nature historique est donc le résultat d'un principe d'autodéploiement vital caractéristique de la biosphère, mais dans un monde aliéné, un monde dont la force destructrice nous échappe. Mais la lutte pour les usages et l'appropriation de la terre à Romainville a donné à cet ancien espace extractiviste une signification plus précise : il ne s'agit pas simplement d'une « nature historique » mais d'une « *wilderness* historique », une nature ré-ensauvagée au cœur de la métropole.

Le naturalisme historique que nous défendons est une philosophie de l'histoire des relations entre humains et non-humains qui repose sur l'idée d'une autonomie de la nature. Mais cette thèse ne suffit pas à expliquer l'auto-engendrement de la matière dans des contextes hautement perturbés. Elle autorise sans doute à affirmer l'existence d'une nature non-humaine indépendante de sa socialisation mais elle ne permet pas de penser les potentialités d'une matière qui s'actualise dans l'immanence du travail vivant, humain et non-humain. J'en reviens à la renouée du Japon, très présente dans l'écosystème du bois de Romainville. *Fallopia japonica* est une herbe géante à larges feuilles, couvertes de fleurs blanches en automne. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quand elle apparaît pour la première fois en Europe, les botanistes admirent « la beauté de son feuillage et ses inflorescences parfumées » (Thomas, Busti et Maillard, 2011). Un peu plus de cent cinquante ans plus tard, elle est devenue omniprésente le long des grands fleuves, des routes, dans les friches urbaines et rurales. Elle développe des stratégies de plantes pionnières en limitant la pénétration de la lumière et en diminuant la biodiversité autour d'elle. Son succès vient « d'abord de son rhizome qui, en assurant une multiplication végétative de la plante, permet une colonisation rapide du milieu » (Thomas, Busti et Maillard, 2011). Elle émet d'ailleurs des composés toxiques pour les racines de ses concurrents végétaux directs (Maurel, 2010). Mais ce qui explique d'abord son succès c'est l'histoire sociale des pollutions industrielles (au plomb et cadmium)

qui a produit les conditions écologiques de son développement rapide. Dans la dernière section, je vais essayer de formuler un concept adéquat à cette puissance d'engendrement d'une matière qui actualise ses potentialités dans des conditions historiques déterminées, à partir du matérialisme spéculatif d'Ernst Bloch.

## Matérialisme spéculatif

Notre analyse des natures historiques place au cœur de l'étude de la matière les possibilités, les potentialités ou les puissances qui sont réalisées par des activités interspécifiques non-humaines (histoire autonome de la nature) ou par des activités sociales humaines (histoire hétéronome). Possibilité, potentialité ou puissance renvoient alors à la structure ontologique de la matière, sa capacité à être autrement qu'elle n'est en acte. Ce rapport de la puissance (ou de la potentialité) et de l'acte constitue un héritage aristotélicien des philosophies naturalistes. Chez Aristote en effet, la définition « hylémorphique » fait de la substance un composé de matière et de forme. Cependant, c'est à la forme qu'il attribue l'énergie nécessaire pour réaliser les potentialités indéterminées de la matière (Aristote, 2000, 115-116). Seule la forme en tant qu'elle est finalisée a la puissance de réaliser en acte ce qui n'est que virtuellement dans la matière. Si les possibilités de réalisation de l'indéterminé sont nombreuses, cela s'accompagne cependant chez Aristote d'une *passivité de la matière* qui n'est que le substrat d'une *activité formelle*. À cet égard, et à la suite d'Ernst Bloch, la matière aristotélicienne apparaît comme une « perturbation » ou une « entrave » qui « résiste » à l'imposition de la forme et qui explique en dernière instance la prééminence de cette dernière dans la substance individuelle (Bloch, 2008, 62). Le registre des potentialités, des puissances et des possibilités qu'il nous semble nécessaire de mobiliser pour penser l'auto-engendrement des natures historiques suppose-t-il par définition une prééminence de la forme et une passivité de la matière ? Il est évident que les matérialismes contemporains ne formuleraient pas le problème en ces termes. Mais dans la mesure où la plupart des naturalismes hérite de l'idée d'une potentialité interne de la matière qui trouve son origine dans la distinction puissance / acte d'Aristote, il nous paraît utile de suivre rapidement Bloch dans sa lecture des naturalismes arabes médiévaux ou ce qu'il appelle la « gauche aristotélicienne ».

Dans *Avicenne et la gauche aristotélicienne* et *Das Materialismusproblem* (Bloch, 2008, 1977), Bloch s'inscrit dans une tradition matérialiste qui a revalorisé la catégorie de possibilité pour penser le déploiement des puissances naturelles. En effet, selon Bloch depuis l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, toute une interprétation « de gauche » d'Aristote a cherché à inverser le rapport matière-forme et à accorder une prééminence à la matière. Ce serait notamment le cas de la définition spéculative de la matière dans la philosophie arabe post-aristotélicienne des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles chez Avicenne et Averroès. Confronté à l'orthodoxie des institutions de pouvoir juridiques et religieuses, les philosophes

aristotéliens auraient cherché à montrer que la catégorie de possibilité ne posait pas de problèmes d'ordre métaphysique (relevant donc de la théologie) mais un problème physique relevant strictement de la philosophie naturelle (ou de la science). Pour Bloch, le problème philosophique d'une définition naturaliste de la matière fut donc le lieu d'un conflit politique sur la possibilité de penser hors des institutions du pouvoir théocratique. Mais pour ce faire, « la gauche aristotélienne » dut procéder à une rupture profonde dans la philosophie de la nature. Le philosophe allemand décrit cette rupture en ces termes :

La production de toute chose n'est rien d'autre que le passage de sa potentialité à la réalité que celle-ci implique. Et les formes procèdent uniquement de la matière elle-même : le déploiement du réel est « *eductio formarum ex materia* ». C'est ainsi qu'en modifiant le rapport entre matière et forme, l'interprétation gauchisante d'Aristote évolue nettement vers une conception active et non pas seulement mécaniste de la matière. La place d'un Dieu qui a créé le monde une fois pour toutes est alors occupée par la puissance créatrice de la *natura naturans* oeuvrant pour produire la *natura naturata*. (Bloch, 2008, 36 ; 1977, 153.)

Cette définition du tournant de la gauche aristotélienne vise principalement Averroès et son usage des catégories de « nature naturante » et de « nature naturée ». La nature naturante est la puissance d'engendrement du réel, la cause immanente des forces qui animent la nature. La nature naturée désigne l'ensemble des êtres finis, informés par la nature naturante. Le problème initial d'Aristote était de penser le mouvement, c'est-à-dire les changements de lieu et les modifications des êtres naturels (génération, croissance, altération). Si l'on s'en tient au principe de non-contradiction, comment comprendre que des êtres naturels puissent « devenir », c'est-à-dire passer du non-être à l'être, puis acquérir de nouvelles qualités, muter, mourir, etc. ? Le changement inhérent aux êtres naturels impose en effet de comprendre comment une substance peut à la fois être ce qu'elle est et être déjà ce qu'elle va devenir, c'est-à-dire ce qu'elle n'est pas encore. Une graine est à la fois une semence réelle et un arbre en puissance. La définition aristotélienne de la substance, comme composé de matière dont les potentialités indéterminées sont réalisées par une forme finalisée, déplace le problème. Le problème physique du mouvement engage alors le problème métaphysique de la source d'énergie d'où la forme tire sa puissance ou du « premier moteur de toutes choses » qu'Aristote entend résoudre dans la *Métaphysique* (Aristote, 1992). Or, la « gauche aristotélienne » veut éviter ce problème métaphysique en lui trouvant une solution naturaliste (Bloch, 2008, 30). Pour ce faire, ses représentants attribuent à la matière une puissance propre de configuration qui définit déjà les possibilités des formes elles-mêmes. Mais pour Bloch, Avicenne et Averroès restent encore prisonnier d'une distinction entre matière et forme qui subordonne la première à la seconde : la matière définit des virtualités, elle n'a pas par elle-même le pouvoir de les réaliser. Le « matérialisme spéculatif » entend radicaliser la tendance « gauchiste » de la lecture d'Aristote en abandonnant cette distinction métaphysique. Chez les philosophes arabes « la δυνάμεις de la matière désire l'ἐνεργεια de la forme pour se matérialiser (ou se manifester) dans les

entéléchies » (Münster, 1989, 83). La <dynamis> désigne la puissance en tant que potentialité non réalisée ; <l'énergieia> désigne la force immanente à la forme en tant que celle-ci réalise le possible de la matière inerte. Chez Bloch, la matière devient au contraire le substrat des possibilités qui en raison du principe dynamique qui lui est inhérente engendre elle-même de nouvelles formes.

La matière n'est donc plus ce qui est empiriquement donné, passif et inerte mais un principe d'autoproduction et d'auto-engendrement qui configure les formes possibles et permet leur apparition. Le mouvement apparaît alors comme une potentialité et une puissance immanentes à la matière elle-même. La détermination du mouvement n'est plus seulement un accident de la matière mais l'expression de sa substance même. C'est pour cette raison que Bloch s'inscrit dans cette tradition qui à partir d'Averroès substitue à la puissance divine ou à la puissance du premier moteur la nature naturante en tant que principe énergétique *non transcendant* de réalisation des formes en puissance dans la matière. La nature naturante est cette puissance vitale d'engendrement de la matière qui se réalise toujours dans des natures singulières (la nature naturée). La réactivation des naturalisme arabes médiévaux permet donc d'affirmer l'immanence de la transformation du monde social. C'est en ce sens que la nature naturante peut s'actualiser par le travail humain qui fait émerger les propriétés de la matière. Or, le mérite de ce naturalisme ne vient pas seulement de son immanentisme ou de l'attente qu'il suscite pour celui-ci. Plus radicalement, cette « nouvelle » philosophie naturaliste de la matière apparaît comme une condition essentielle pour penser la dynamique interne des natures historiques, leur puissance d'engendrement.

Mais cet engendrement n'est pas qu'une prolifération de formes vivantes toujours plus riches, complexes et diversifiées. L'histoire écologique du capital actualise aussi des potentialités destructrices du vivant ou en tout cas des puissances qui uniformisent les milieux et les appauvrissent. Comme le remarquent Léna Balaud et Antoine Chopot dans *Nous ne sommes pas seuls*, ce sont les rejets industriels qui sont responsables de la présence de cadmium dans le sol. Ce métal toxique, bien toléré par *Fallopia Japonica*, a fini par créer un « milieu d'accueil favorable ». Il faut en conclure que « les Renouées du Japon sont *devenues* » (Balaud et Chopot, 2021, 226) une catastrophe pour les écosystèmes dans lesquels elles s'implantent. Elles représentaient un danger bien moindre dans leur milieu autochtone et une espèce fragile dans les milieux européens peu pollués du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles disparurent plusieurs fois des jardins botaniques sans parvenir à s'acclimater aux sols européens ; elles sont en revanche devenues une espèce colonisatrice en raison de la pollution des milieux. La nature naturante actualise donc sa puissance d'engendrement dans des contextes anthropiques qui déterminent le type de potentialités qui peuvent se réaliser. Si les Renouées du Japon géantes se développent de manière exponentielle ces dernières années, « c'est parce qu'elles savent composer leur vie avec des sols très particuliers, notamment le long des cours d'eau propice à leur installation » (Balaud et Chopot, 2021, 225). Le



réensauvagement des berges et des écosystèmes ripariens se fait donc sur fond de pollutions industrielles massives des milieux. Le devenir de la renouée dépend de ses virtualités immanentes et des conditions sociales dans lesquelles elles peuvent se manifester. Voilà une hypothèse d'actualisation pour l'aristotélisme de gauche : l'histoire sociale de la nature détermine le type de potentialités que la puissance d'engendrement du vivant peut réaliser.

## Conclusion

La pollution des milieux, l'extinction des espèces ou l'effondrement de la biodiversité nous ont habitué à l'idée que les mondes naturels étaient passivement soumis à la puissance de destruction du capitalisme tardif. Or, le schème de la destruction reproduit un modèle très similaire à celui de la production en faisant de la matière le pur objet passif d'un sujet technologique « désinhibé ». Pourtant, comme l'a judicieusement remarqué Anna Tsing, les actions interspécifiques contribuent à transformer les milieux, y compris les plus pollués, c'est-à-dire ceux qui font figure de ruine. Dans ce contexte, il est apparu nécessaire de redonner une place à la « nature », c'est-à-dire à ce qui naît et croît par sa propre force. Le rapport des environmentalistes à la renouée du Japon dans la forêt de la Corniche des Forts m'a donné l'occasion de réfléchir aux rôles des friches urbaines dans la redéfinition du naturalisme : ils et elles insistent sur son caractère ambivalent, à la fois symptôme d'environnements pollués et appauvris (par le plomb et le cadmium) ; et symbole d'une nouvelle nature, une « troisième nature » dans le vocabulaire de Tsing, qui mérite d'être préservé parce qu'elle signale la puissance de renouvellement du vivant. Plutôt que des modes d'être de la nature (première, seconde, troisième) qui n'existerait que dans leur rapport au capital (sauvage, exploitée, abandonnée), il m'a paru préférable de défendre la contemporanéité de natures inscrites dans l'histoire des luttes. Les conflits pour les usages et l'appropriation de la nature déterminent les significations qu'on lui prête. À Romainville, les défenseur·se·s du bois ont opposé aux bulldozers des résistances militantes et des explorations conceptuelles : protéger cet espace supposait de reconnaître à la fois son caractère historique (les pollutions) et sa part sauvage (la libre évolution). À la vision duale de la nature prônée par les urbanistes du Grand Paris qui distingue une nature sauvage à sanctuariser et une nature de loisirs à artificialiser, les militant·e·s ont opposé l'image d'une troisième nature post-extractiviste réensauvagée où s'entremêlent les histoires naturelle et sociale. La lutte politique pour les usages de la terre est aussi un conflit ontologique sur les significations de la nature. À cet égard, le naturalisme historique combine deux thèses : celle d'une autonomie de la nature non-humaine et celle d'un auto-engendrement de la matière qui actualise ses potentialités dans l'immanence du travail vivant humain et autre qu'humain. Redonner aux matières naturelles une dynamique propre à rendre raison de leur éclosion dans des contextes anthropiques permet ainsi de relire le matérialisme spéculatif d'Ernst Bloch comme une philosophie naturaliste adaptée aux polyphonies temporelles et aux symbioses de l'Anthropocène.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aristote, 1992, *La métaphysique*, J.-L. Poirier éd. Paris, Presses Pocket.
- Aristote, 2000, *Physique*, P. Pellegrin éd. Paris, Flammarion.
- Balaut Léna et Chopot Antoine, 2021, *Nous ne sommes pas seuls. Politique des soulèvements terrestres*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bloch Ernst, 2008, *Avicenne et la gauche aristotélicienne*, Saint-Maurice, Premières pierres.
- Bloch Ernst, 1977, *Das Materialismusproblem, seine Geschichte und Substanz*, Francfort sur le Main, Suhrkamp.
- Cicéron, 1887, *De la nature des dieux : livre second*, Paris, Belin et fils.
- Cronon William, 1983, *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang.
- Cronon William, 2016, « L'énigme des îles des Apôtres : comment gère-t-on une *wilderness* chargée d'histoires humaines ? », *Nature et récits. Essai d'histoire environnementale*, Paris, Éditions Dehors, p. 169-184.
- Cronon William, 1991, *Nature's Metropolis: Chicago and the Great West*, New York, WW. Norton and Company.
- Cronon William, 1996, « The trouble with wilderness; or getting back to the wrong Nature », *Uncommon Ground : Rethinking the Human Place in Nature*, W. Cronon éd., New York, WW. Norton and Company.
- Di Chiro Giovanna, 2004, « Living is for everyone: Border crossings for community, environment, and health », *Osiris, Landscapes of Exposure: Knowledge and Illness in Modern environments*, vol. 19 (2nd Series), p. 112-129.
- Estes Nick, 2019, *Our History Is the Future*, Londres, New York, Verso.

- Étude écologique : *BPAL de la corniche des Forts*, 2001, Écosphère.
- Gandy Matthew, 2015, *Écologie queer. Nature, sexualité et hétérotopie*, Paris, Eterotopia.
- Guillibert Paul, 2019, « Ensauvager la métropole. Enquête sur la géologie politique de la forêt de Romainville », *Vacarme*, n° 87, p. 28-45.
- Guillibert Paul et Monferrand Frédéric, 2018, « Ecology/Ontology: a contribution to Historical Naturalism », *Dialogue and Universalism*, n° 3, p. 245-251.
- Haraway Donna Jeanne, 2016, *Staying with the trouble: making kin in the Chthulucene*, Durham, Londres, Duke University Press.
- Hegel Georg Wilhelm Friedrich, 1998, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Presses universitaires de France.
- Holmes Rolston III, 1998, « The Wilderness Idea Reaffirmed », *The Great New Wilderness Debate*, J.B. Callicott et M.P. Nelson éd., Athens (Ga.), The University of Georgia Press, p. 367-385.
- Koch Alexander, Brierley Chris, Maslin Mark M. et Lewis Simon L., 2019, « Earth system impacts of the European arrival and Great Dying in the Americas after 1492 », *Quaternary Science Reviews*, vol. 207, p. 13-36. Adresse : <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0277379118307261>.
- Larrère Catherine et Larrère Raphaël, 2015, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, la Découverte.
- Malm Andreas, 2016, *Fossil Capital: the Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, Londres, Verso.
- Maurel Noëlie, 2010, *De l'introduction à l'invasion : les plantes exotiques en milieu urbain*, thèse de doctorat d'écologie, Muséum national d'histoire naturelle.
- Mitchell Timothy, 2017, *Carbon Democracy: le pouvoir politique à l'ère du pétrole*, Paris, La Découverte.
- Moore Jason W., 2015, *Capitalism in the Web of Life: Ecology and the Accumulation of Capital*, New-York, Londres, Verso.
- Münster Arno, 1989, *Ernst Bloch, messianisme et utopie: introduction à une « phénoménologie » de la conscience anticipante, avec en annexe, la dernière interview d'Ernst Bloch*, Paris, Presses universitaires de France.
- Muratet Audrey, Muratet Myr et Pellaton Marie, 2017, *Flore des friches urbaines du nord de la France et des régions voisines*, Paris, Xavier Barral.
- Nash Linda, 2015, « Un siècle toxique. L'émergence de la "santé environnementale" », *Histoire des sciences et des savoirs : Le siècle des technosciences*, Paris, Le Seuil, p. 145-165.
- Nash Linda L., 2004, « The Fruits of Ill-Health: Pesticides and Workers' Bodies in Post-World War II California », *Osiris, Landscapes of Exposure: Knowledge and Illness in Modern environments*, vol. 19, n° 2nd Series, p. 203-219.
- Odin-Le Boulanger D., 2017, *Analyse des risques sanitaires (ARR) (mission A320) - Région Ile de France - Grand Paris Aménagement - Ile de loisirs de la corniche des forts de Romainville (93)*, Analyse des risques sanitaires, Egis Structures et Environnement.
- Schmidt Alfred, 1994, *Le concept de nature chez Marx*, Paris, Presses universitaires de France.
- Thomas Régis, Busti David et Maillard Margarethe, 2011, « La renouée du Japon à la conquête du monde », *Documents Biodiversité ENS de Lyon*. Adresse : <http://biologie.ens-lyon.fr/ressources/Biodiversite/Documents/la- plante-du-mois/De-l-origine-du-succes-de-la-renouee-du-japon/de-l-origine-du-succes-de-la-renouee-du-japon> [Consulté le : 3 février 2021].

Tsing Anna Lowenhaupt, 2017, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, I. Stengers éd. Paris, La Découverte.

Walker Brett L., 2010, *Toxic Archipelago: A History of industrial Disease in Japan*, Seattle, Londres, University of Washington Press.